

R. M. de la CHEVASNERIE, S. J.

# ET J'AI SONGÉ...

*Souvenirs d'un Ami*

R. M. de la CHEVASNERIE, S. J.

# ET J'AI SONGÉ...

*Souvenirs d'un Ami*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
QUINZE EXEMPLAIRES  
HORS - COMMERCE  
NUMÉROTÉS 1 A 15

## TABLE DES MATIERES

- I. — *Le Fromage* . . . . .
- II. — *La Cuve* . . . . .
- III. — *Pomponette* . . . . .
- IV. — *Le sanglier* . . . . .
- V. — *Le réservoir* . . . . .
- VI. — *Les Glénans* . . . . .
- VII. — *Fram...* . . . . .
- VIII. — *Le cerf* . . . . .
- IX. — *Carte de policier* . . . . .
- X. — *La Sainte-Baume* . . . . .
- XI. — *Instrument* . . . . .
- XII. — *Caractère* . . . . .
- XIII. — *Grand cœur* . . . . .
- XIV. — *Debout devant les hommes* . . . . .
- XV. — *A genoux devant Dieu !* . . . . .



## LE FROMAGE

Intelligent, mais assez peu travailleur, notre ami avait trouvé le moyen idéal de ne plus jamais faire ses devoirs.

D'entente avec « le correcteur de classe », un « élève sage » chargé, par le professeur, de proclamer tout haut la note de chacun, il avait obtenu de s'entendre classer chaque fois :

— X. : 0.

ce qui était tout à fait mérité, puisque le devoir n'avait même pas été fait.

Le stratagème dura quelques semaines, à l'expiration desquelles, le professeur voulut se rendre compte par lui-même, de cette cause de nullité quotidienne.

Premier paquet de copies : celle de X. n'y était pas. Erreur ou, sans doute, oubli...

Mais second, troisième paquet de copies : rien encore...

On appelle le délinquant et le « pot-aux-roses » découvert, se règle par un « pain sec ».

Notre ami trouve la « plaisanterie » de très mauvais goût, d'autant qu'il possède un appétit féroce, comme on peut l'avoir à dix-sept ans.

Néanmoins, il est bien obligé de subir la punition, debout, à la table des régimes, séparé du reste des mortels et ostensiblement gratifié de son pain sec et de sa carafe d'eau.

Le repas lui semble interminable, d'autant que, très populaire, il reçoit de ses camarades d'amicales boulettes de pain, destinées à lui faire savoir qu'on ne l'oublie pas, mais qu'on ne peut rien pour lui.

Car, le surveillant, au lieu de faire les cent pas dans le réfectoire, ce qui permet des aumônes gastronomiques quand il a le dos tourné, reste obstinément à sa chaire, toute proche de la table des condamnés.

Tout au plus, quelque brave condisciple pourra-t-il lui garder sa pomme de dessert.

Mais une pomme, pour tout potage, à dix-sept ans...

X. sort donc du réfectoire, avec les autres, de fort méchante humeur, et le dernier, comme étant le pestiféré de la division.

Or, quelle n'est pas son envie, en apercevant, au bout du couloir, le Frère « Balaeroûte » — seul nom que lui connaissaient les élèves — le Frère dépensier, chargé du réfectoire des professeurs !

Et, justement, il porte religieusement, dans une main un torchon et dans l'autre, le dessert des Pères, un magnifique morceau de gruyère.

Quelle tentation pour un estomac affamé !

Se cacher dans l'encoignure d'une fenêtre, attendre l'approche du bienfaisant gruyère, se jeter sur le Frère Balaeroûte, d'un croc en jambe, l'étaler à terre avec son fromage et s'emparer de celui-ci, fut l'affaire d'un instant.

Le pauvre homme n'y comprit rien. Il crut à la rencontre inopinée d'un étourdi et, se relevant péniblement, car il n'était plus très jeune, il s'épousseta, vérifia qu'il n'avait rien de cassé et se mit consciencieusement à la recherche de son gruyère.

L'assiette, brisée en une dizaine de morceaux, était bien là, témoin irrécusable de l'accident.

Mais le fromage demeurait introuvable.

Courbé en deux, furetant dans tous les coins, le bon Frère cherchait son trésor dans chaque embrasure de porte et encoignure de fenêtre.

Mais rien, absolument rien !

De guerre lasse, il ramasse les morceaux de l'assiette et part vers la dépense, à petits pas précieux, persuadé qu'un chat s'est trouvé à proximité de la chute et a volé son fromage.

En bon Religieux, il va s'en accuser au Père ministre qui sourit et se contente de lui demander :

— Combien de pattes avait votre chat, mon bon Frère ?

— Ah ! je ne sais pas, mon Révérend Père, je ne l'ai pas vu.

L'affaire en resta là, par bienveillance du Père ministre, autant pour le coupable dont il soupçonnait la faim, que pour le vieux Frère auquel il n'aurait pas voulu faire de peine, en lui faisant toucher du doigt que son fameux chat n'avait que deux pattes.

\*  
\*\*  
\*

Mais la découverte de l'omission radicale de devoirs depuis un mois, réclamait une sévère sanction.

Elle eut lieu, sous la forme de huit jours de cachot, une petite pièce nue, perdue sous les combles et dont les murs portent encore, avec ou sans dessin explicatif, presque tout l'armorial de France.

Rien, dès lors, de déshonorant à purger quelques

jours de cachot, dont la solitude offrait généralement au prisonnier l'occasion de salutaires réflexions.

Notre ami, d'ailleurs, n'était pas de ceux qui se laissent abattre par les événements et son premier soin fut de vérifier la solidité des barreaux, la hauteur entre les deux étages et la longueur de ses draps de lit.

Et comme les visites des deux geôliers, — le Préfet des Etudes pour la nourriture spirituelle et l'incorrup-tible Frère « manucteur » pour la pitance matérielle, — étaient réglées comme du papier à musique, les heures intermédiaires semblaient particulièrement propices à une promenade sur les toits et même à une excursion vers les endroits les moins fréquentés du Collège.

Jusqu'au jour où le P. Préfet eut la malheureuse initiative de visiter son prisonnier à une heure incon-grue, ce qui fit aussitôt découvrir le barreau descellé, la corde de draps et la promenade sentimentale de l'interné.

Les affaires allaient donc se gâter, quand une nou-velle sensationnelle arrangea tout.

Le jeune garçon étant orphelin de père, sa mère venait de le faire émanciper pour qu'il aille l'aider dans la direction de l'usine familiale.

Les adieux furent donc, de part et d'autre, aussi cordiaux que touchants, et l'affection profonde que notre ami témoigna toujours à son vieux Collège, prouve qu'à côté de quelques souvenirs amers, — dont il était seul

responsable, il aimait à le reconnaître, — il en conservait beaucoup d'autres excellents, qui le faisaient participer avec une joie et un entrain d'enfant à toutes les fêtes des anciens.

*Et j'ai songé* que nos meilleurs souvenirs d'enfance et de jeunesse étaient ceux où la bonté s'harmonisait avec la paternelle fermeté...

## II

### LA CUVE

Emancipé, notre jeune ami prit sa nouvelle situation tellement au sérieux qu'il voulut être le meilleur de ses ouvriers et de ses employés, le plus au courant de leur travail.

Et ce fut un spectacle peu banal de voir ce patron de dix-huit ans, en salopette bleue, penché sur les machines, les étudiant, les essayant, les arrêtant pour leur arracher leurs secrets, les faisant repartir, seul, sous l'œil d'abord goguenard puis admiratif des mécanos.

— C'est qu'il en sait autant que nous, l'patron, murmuraient-ils dans son dos.

Un jour, pour le plaisir de mettre le jeune homme dans l'embarras, un ouvrier enleva une pièce de la grosse machine à papier qu'il mettait en mouvement.

Le démarrage devait s'effectuer naturellement, mais au bout de quelques minutes, arrêt définitif.

C'est ce qui se produisit.

Du coin de l'œil, tous les mécaniciens de la salle suivaient la scène, en s'amusant follement aux dépens du patron qui, penché sur son zèbre, l'examinait, le palpait, comme un cheval de course.

Autour de lui, les dix machines continuaient leur ronron régulier.

Tout à coup, notre ami poussa un rugissement de triomphe :

— Quel est le salaud, s'écria-t-il, qui a barboté ma freineuse ? Ah ! quand je le tiendrai, je lui mettrai ma main sur la figure. Comment, vous me traitez comme cela, moi qui travaille avec vous et plus que vous... Vous êtes tous des dégoûtants : oui, oui, je vous ai vu rigoler, quand j'ai mis ma machine en marche. Vous étiez tous de mêche...

« Ah ! mais c'est que moi, je ne rigole pas, quand il s'agit du service. Dans deux minutes, je veux que la freineuse soit rapportée et remise en place par celui qui l'a barbotée.



« Tenez, je sors... Je ne veux pas savoir qui c'est.

« Mais, dans deux minutes, je reviens et gare à vous, si tout n'est pas en ordre !

\*  
\*\*

Deux minutes plus tard, la freineuse était, de nouveau, à sa place.

Bien plus, le mécanicien qui l'avait enlevée, se tenait debout, à côté de la machine, sa casquette à la main :

— Faut pas vous fâcher, Monsieur... c'est moi qui ai fait le coup, histoire de rigoler. Je ne veux pas que les copains soient engueulés à cause de moi.

« Mais jamais on aurait cru que vous auriez trouvé tout seul.

« Vous nous avez eus !

— Eh ! bien, tiens, j'te pardonne : n'en parlons plus.

« Et vous les autres, c'est fini aussi. Je passe l'éponge... Mais ne recommencez pas, parce qu'alors, ça pourrait faire vilain.

« Allons, Jean, va chez moi chercher des bouteilles de vieux. Les gars, on va trinquer ensemble pour ma première panne.

« Et s'il y en a d'autres, vous viendrez m'aider... Ça va ?

— Oui, oui, ça va ! Vive le patron !

\*  
\*\*

Dans son zèle à tout voir et à tout faire par lui-même, mon jeune ami commettait bien des imprudences.

Mais rien ne vaut l'expérience.

Un jour, simplement « pour voir ce qu'on voyait d'en haut », il s'aventura sur le bord de la grande cuve où se malaxe la pâte à papier.

— Monsieur, n'allez pas là ! Vous allez vous f... dedans : et c'est de l'acide, vous savez !

— Bah ! le rebord est large : on peut marcher.

Tout à coup, un cri terrible : l'imprudent est dans la cuve où il barbotte, de la pâte jusqu'au cou, la tête et les yeux, par bonheur, hors de la mélasse.

Les ouvriers ont bondi.

Le plus rapproché, dangereusement courbé en deux sur le rebord, tend la main au « noyé », pendant que les autres vont chercher une échelle.

Enfin, le voilà sorti, mais dans quel état ! Un bloc de pâte visqueuse et qui sent, à plein nez, l'acide sulfurique.

— Allez, les enfants, arrosez-moi vite avec la lance, autrement je suis dans le lac.

Aussitôt dit, aussitôt fait : cependant l'acide, non seulement détruisit les vêtements, mais brûla tout le corps qui pela par plaques.

Par bonheur, l'état était sans gravité, l'acide étant

très dilué : mais la chute se serait produite dans la cuve n° 1 au lieu du bassin n° 2, que mon pauvre ami eut été décapé comme une anguille et ne s'en serait pas tiré.

\*  
\*\*

Vous croyez, peut-être, que cet accident, dont les conséquences auraient pu être tragiques, ait arrêté notre imprudent ? C'eut été bien mal le connaître et, à peine sur pied, il furetait de nouveau, partout, disposé à toutes les aventures.

Celle de la vanne fut une des meilleures.

Puissante, elle commandait, pour toute l'usine, l'arrivée et la distribution de l'eau qui passait ensuite sous les pales d'un moulin actionnant une turbine.

Or, le jeune homme, un jour d'été, n'imagina-t-il pas de se baigner, en amont de la vanne, sans se douter du terrible courant.

Pour commencer, ce fut charmant : bain merveilleux : pleine eau : nage classique, mais sans remarquer que la vanne était ouverte : que, sans un miracle, il allait être entraîné sous les pales du moulin et y être broyé.

De toutes ses forces d'abord, il essaya de s'arracher au courant, mais trop tard. C'est alors que, voyant le danger, il appela au secours...

Un ouvrier qui passait, se jeta à plat ventre sur la

passerelle et, au vol, put saisir la main qui battait l'air.

Tel était le courant que le sauveteur eût été entraîné lui-même, s'il ne s'était désespérément accroché à la passerelle.

*Et j'ai songé* qu'à force d'expériences de ce genre, mon jeune ami prenait de son usine une connaissance consommée et qu'il finirait par devenir un patron parfaitement à la page, énergique... et prudent...

### III

## POMPONETTE

L'histoire n'est pas bien méchante et elle a tellement amusé la galerie qu'on me pardonnera de la relater ici, telle que notre ami aimait à se l'entendre raconter par ses intimes, trop heureux de le taquiner, tant il prenait joyeusement la plaisanterie.

Or, Pomponette était une petite danseuse de l'Opéra, pour laquelle il éprouvait sa première passion, enfantine et touchante comme un emballement de collégien.

Très innocent dans la matière, il la paraît de toutes les qualités miroitant aux feux de la rampe et il allait, tout simplement, lui confier qu'il l'épouserait volontiers, en tout bien tout honneur, quand il apprit qu'elle était partie... pour la Russie, à Saint-Pétersbourg.

Fou de surprise et de chagrin, il résolut aussitôt de la rejoindre.

Mais où trouver l'argent, les trois cents francs nécessaires à ce périple ?

L'usine ? Le caissier en parlerait certainement à sa mère et il serait perdu.

Ses économies ? Inexistantes.

Un seul moyen : trouver un prêteur généreux et discret.

Ce ne fut pas une petite affaire !

Enfin, la somme réunie, grâce à la connivence d'amis sûrs, — il en rencontra toujours, dans sa vie mouvementée, tant son caractère était sympathique, — il partit pour Paris.

Heureux temps où trois cents francs suffisaient pour aller de Bretagne en Russie et en revenir...

Inutile de dire que notre héros ne voyageait pas encore en pullman.

Le voyage fut long, interminable et fatigant, mais soutenu par l'espoir de retrouver celle dont il voulait faire sa femme.

Et ce fut l'arrivée à Saint-Petersbourg, dans une ville énorme, totalement inconnue, à la recherche d'une petite fille dont il savait à peine le nom.

Heures de recherches et d'angoisses, d'espoirs fous et de mortelles déceptions, sans aucun intérêt pour cette région anonyme, si triste pour un étranger qui n'y connaît personne.

Au bout de trois jours de démarches inutiles et

devant la fonte du maigre pécule, dont il fallait garder assez pour le billet de retour, notre ami, navré, allait abandonner la partie, quand un soir, à la porte d'un théâtre, il aperçut Pomponette, fraîche et indifférente, au bras d'un magnifique capitaine de la garde de l'Empereur.

Le cœur battant, il fit quelques pas, dans la direction du couple, pour se faire reconnaître, et elle l'aperçut certainement, car il la vit se serrer plus étroitement contre son compagnon et lui parler en riant, de lui sans doute : le géant, en effet, se retourna pour le toiser, puis, entraînant sa compagne, continua sa route sans plus s'en occuper.

Le coup fut atroce : comment, avoir aimé cette enfant, comme on aime à dix-huit ans : être venu, pour elle, jusqu'en Russie et constater qu'il lui était totalement indifférent, qu'elle se moquait de son amour, c'était trop !

Et, comme un « perdu en mer », le malheureux s'enfuit vers la gare, en quête du premier train pour le retour.

Sans manger, car il lui restait juste le prix du billet, il monta dans un compartiment de troisième classe et partit, libéré, au fond, de cette passion de jeunesse qu'il se promit bien de ne jamais renouveler.

— Et moi, pensait-il, qui croyais être aimé ! J'aurais pourtant tout donné à cette petite : mon nom, ma

fortune, mon usine, si elle avait voulu devenir ma femme.

« Au lieu de cela, elle m'a préféré le premier officier venu qu'elle ne connaissait pas hier et qui l'abandonnera demain, alors que moi, j'aurais été si fidèle...

« Non, elle n'a rien compris à mon amour !

Le voyage fut assez long pour lui permettre les plus sages réflexions sur la fragilité du cœur humain.

Aussi, résolut-il de ne pas s'y laisser prendre une seconde fois et de choisir, pour épouse, quelqu'un qui serait capable de le comprendre vraiment.

Mais il restait profondément blessé de cette déception, jugeant que cette misérable qui s'était jouée de son amour et, de plus, s'était moquée de lui, en parlant tout bas à l'officier dont elle tenait le bras, méritait un châtiment.

Sans doute, était-elle hors de son atteinte : mais, à l'Opéra, elle avait sa loge qu'il connaissait, son foyer, avec les bibelots qu'il lui avait donnés, sur ses maigres économies.

Tout cela, c'était le témoin de son amour déçu et ravagé.

Il ne le supporterait pas.

La trahison réclamait une punition. Elle l'aurait et terrible.

Si bien qu'en descendant à la gare de l'Est, sa résolution était prise : saccager la loge de l'infidèle...



Au moins, quand elle y rentrerait, si jamais elle y revenait, quand elle aurait été abandonnée par son garde de l'Empereur, elle saurait qui elle avait blessé et de quel bois il se chauffait.

A pied, car il n'avait pas de quoi se payer une voiture, il partit donc pour l'Opéra et, sans prévenir personne, se glissa du côté des coulisses.

On jouait à ce moment : les couloirs étaient donc déserts.

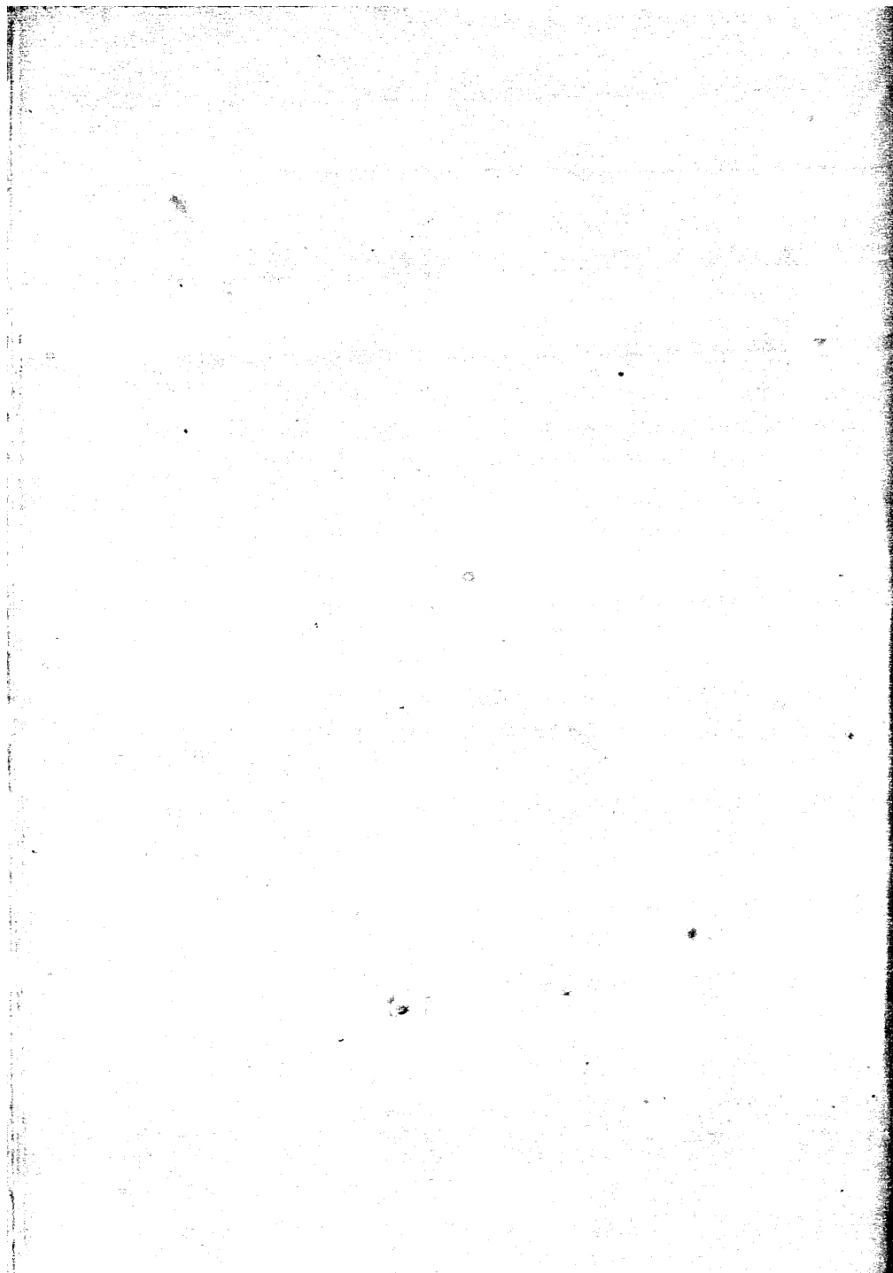
Mais la loge de Pomponette se trouvait fermée à clef.

En faire sauter la serrure fut pour notre globe-trotter, un jeu d'enfant.

Ses cadeaux, des folies pour sa petite bourse, étaient bien tous là : elle n'en avait emporté aucun.

Alors, pris d'une rage de déception déchirante, notre jeune ami les saisit, les brisa, les piétina et les abandonna bien ostensiblement au milieu de la loge pour qu'au cas, improbable d'ailleurs, où l'infidèle reviendrait, elle sache quel genre de garçon elle avait blessé au cœur.

*Et j'ai songé que l'amour est une dangereuse folie aux atroces blessures, quand il n'est pas dans l'ordre voulu de Dieu !*



#### IV

### LE SANGLIER

Depuis le matin, la meute « était », sans succès, sur un sanglier, un vieux solitaire, puissant et rusé, d'un poids énorme et aux formidables défenses.

Quatre chiens, le ventre ouvert, s'en étaient aperçus à leurs dépens.

Mais la nuit tombait : les « toutous » revenaient l'un après l'autre, fourbus, et les piqueurs ne pouvaient que sonner la retraite en attendant quelque nouvelle tentative plus favorable, un jour ou l'autre...

Or, Rocambol, le plus beau type de la meute, n'était pas au rendez-vous et le piqueur-chef se demandait, navré, s'il ne haletait pas aussi, lui, au bord de quelque ruisseau, avec ses boyaux à la traîne.

Chi lo sa ?...

Quant à notre ami, mécontent de cette « journée manquée », puisqu'il ne l'avait pas réussie selon ses désirs, il rentrait seul, par un sentier de la belle forêt, son fusil sous le bras, en mâchonnant une brindille.

Lorsqu'il s'arrêta brusquement : dans le lointain, apporté par le vent du soir, il a cru reconnaître la voix de Rocambol, mais un aboiement sauvage et lugubre, comme d'un chien furieux et qui a peur.

Ne serait-il pas en face du sanglier, acculé dans quelque bauge, mais qu'il n'ose charger, tant les terribles défenses demeurent menaçantes...

X. retient sa respiration et il écoute, en chasseur passionné, les moindres indices que lui apporte la brise à travers l'épaisseur de la forêt.

Tout à coup, il se redresse comme un ressort : aucun doute, c'est Rocambol et qui hurle à la mort.

Il est devant le sanglier qui, bien reposé, va choisir son moment, foncer en éclair et le découdre, comme les quatre malheureuses victimes de la journée.

C'est qu'on ne plaisante pas avec ces monstres !... Hommes ou chiens, c'est un sport pour eux de les abandonner, pantelants, sur le ring.

Les résolutions de notre ami sont, en général, aussi rapides qu'énergiques.

Il vérifie aussitôt ses deux cartouches à grosses chevrotines, arme son fusil, le jette sur son épaule et, à

grands pas, fonce, à travers les taillis, vers l'endroit d'où il a cru entendre jaillir les appels rageurs et impuisants.

Mais qu'il fait sombre. La nuit est complètement tombée et ce n'est qu'au juger et au son qu'il peut se diriger, à travers l'enchevêtrement des gaulis.

De temps en temps, il s'arrête et prête l'oreille.

Rocambol hurle toujours, mais sa voix se rapproche ou, plutôt, le chasseur gagne du terrain vers le lieu du drame.

Dans la forêt, une chouette, quelque part, hulule tristement.

On dirait que, d'arbre en arbre, elle accompagne le visiteur nocturne de son domaine.

Ah ! une prairie...

De fait, à l'intérieur de la forêt, se trouve une étroite vallée, couverte d'herbes hautes, encaissée entre les deux collines, avec, au milieu, un ruisseau rapide, aimé des truites et courant sous des saules.

Mais l'heure n'est pas à la pêche, pas plus qu'à faire de la poésie sur le paysage, d'ailleurs parfaitement invisible dans la nuit.

Fait passionnant, la voix de Rocambol l'en assure, en face, quelque part dans les fourrés du bois, sur la colline, le sanglier tapi dans sa bauge, attend l'instant propice pour éventrer le chien... ou l'homme assez fou pour s'aventurer jusqu'à lui.

C'est pourtant ce que X. a résolu de réussir.  
Pénétrant dans le ruisseau qu'il traverse, de l'eau jusqu'aux genoux, il s'avance dans l'herbe haute de l'autre bord et entre dans le bois, sombre comme une gueule de four.

Les branches qu'il écarte reviennent sur elles-mêmes et le fouettent au visage.

Pour protéger les gâchettes de son fusil, il le cache sous son bras et, le canon en avant, progresse péniblement, se dirigeant toujours vers les aboiements sinistres.

Mais la colline devient abrupte, presque à pic et notre ami, pour avancer, doit se traîner sur les genoux, serrant toujours son fusil sous son aisselle et écarquillant les yeux pour essayer de percer l'ombre.

Il doit être, maintenant, à quelques pas des combattants, car le chien, qui a senti son maître, s'est tu.

Quant au sanglier, il est certainement ramassé sur lui-même, prêt à foncer sur l'intrus qui approche et qu'avec ses yeux de bête sauvage, il voit aussi bien qu'en plein jour.

Alors, que faire ?... Si seulement la lune avait la bonne idée de paraître et d'éclairer la scène...

Mais non, le temps est maussade. Même une petite pluie fine comme de la bruine, se glisse à travers les feuilles du maquis.

Allons, il est impossible de s'éterniser stupidement !

Et toujours, sur les genoux, deux doigts sur les

gâchettes de son fusil, notre héros fait un mouvement en avant, quand, rapide comme l'éclair, vrai bolide lancé en trombe, le sanglier fonce sur lui, en fracassant branches et arbustes.

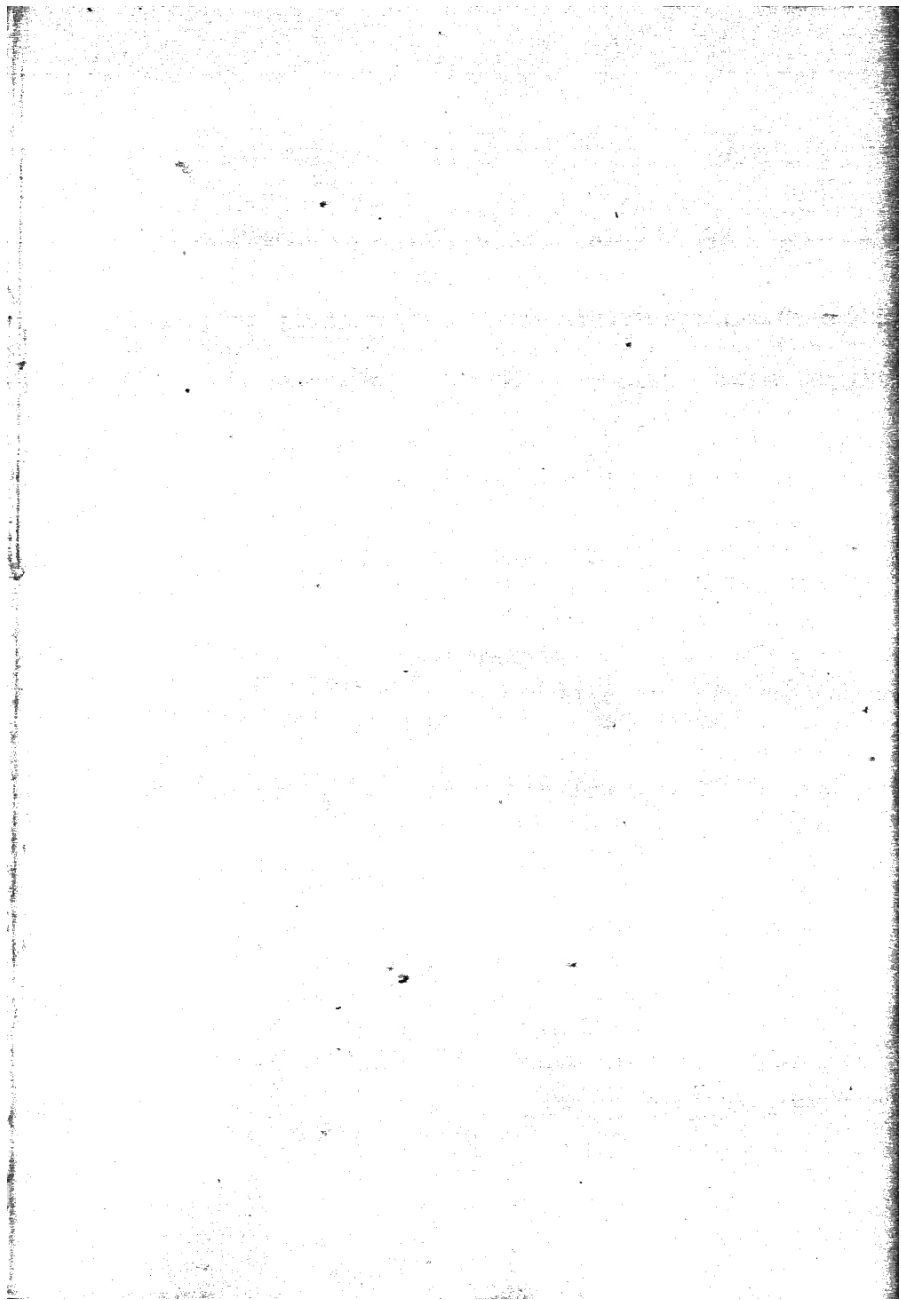
L'attaque est si brutale et soudaine que notre ami n'a pas le temps de réfléchir et pèse instinctivement sur les deux gâchettes.

Un tonnerre : les deux coups sont partis en même temps, défonçant l'énorme bête si proche que les poils sont brûlés par la déflagration. La masse inerte roule sur le chasseur qu'elle bouscule rudement, sans le blesser, toutefois.

Mais Rocamboï se précipite, fou de rage : à pleines dents, il s'acharne sur son antagoniste immobile et sanglant, tandis que le vainqueur se relève, encore tout abasourdi par l'événement qui vient de se dérouler en moins d'une seconde.

Les visiteurs de l'usine peuvent voir maintenant, dans le vestibule de la maison d'habitation, empaillé et debout sur ses pattes de derrière, le terrible sanglier, dont le côté porte toujours la plaie du double coup de feu, entourée de poils calcinés...

*Et j'ai songé à la Bonté du Seigneur qui, en cette circonstance, a préservé mon ami d'une mort certaine, sans doute pour lui permettre de faire tout le bien qu'il a « réalisé » depuis.*





## LE RESERVOIR

Un jour, mon ami reçut, de l'Administration, une note plutôt sèche :

« Monsieur, nous apprenons que votre usine ne possède pas de bassin de décantation pour les eaux ayant servi à la fabrication de votre papier.

« Ce sont donc des eaux contaminées qui retournent à la rivière, pour le plus grand dommage des riverains et des poissons.

« Nous serons donc, demain matin, à 10 h., rendus à votre usine pour les constatations et le procès-verbal, dont les conclusions, nous avons le regret de vous le dire, entraîneront la cessation du travail, sans préjudice des sanctions très graves, dont vous serez l'objet.

« Agrérez, Monsieur, etc... »

Après lecture de cet intéressant factum, mon ami se croisa les bras et réfléchit quelques instants, immobile et silencieux.

Soudain, un fin sourire éclaira son visage énergique et il sonna.

Dix secondes plus tard, son fac-totum était là, de l'autre côté du bureau, lisant la note catastrophique.

— Eh ! bien, Monsieur, nous voilà dans de beaux draps. Sûrement, c'est une dénonciation.

— Probable... mais rira bien qui rira le dernier ! Ecoutez-moi... convoquez immédiatement tous les ouvriers, dans la prairie basse, que chacun apporte une pelle et une pioche. Nous allons le faire, et tout de suite, ce fameux bassin.

« Nous avons vingt-quatre heures devant nous. En travaillant par équipes cette nuit, au réflecteur, nous arriverons.

« Et qui est-ce qui sera « chocolat » demain, en venant pour nous faire un procès ? Les zigotos de l'Administration, puisqu'ils se trouveront en face d'un réservoir authentique, ayant exactement les dimensions exigées par le règlement.

\*  
\*\*

Un quart d'heure plus tard, les trois cents ouvriers

disponibles étaient là, ravis de jouer un bon tour et prêts à n'importe quel effort « pour faire plaisir au patron » que tous aimaient.

Ne leur avait-il pas construit des logements spacieux, agréables et pratiques, pour une location de cinquante francs par an ?

Ne leur offrait-il pas gratuitement le médecin et le chirurgien, avec la pharmacie ?

Et surtout, ne leur assurait-il pas du travail, même quand, ailleurs, il y avait chômage ?

Alors, comment ne pas en « mettre un coup » pour ce bassin, même s'il fallait y passer la nuit ?

Quant à la discrétion, il peut être tranquille. Toute cette population préférerait se faire hacher plutôt que de révéler « la bonne plaisanterie » qu'on va jouer.

Et le travail commence, bien organisé par équipes, sous la direction d'un ingénieur.

A proximité de la rivière, ce réservoir de décantation recevra les eaux de l'usine et les restituera purifiées, nettes de tout microbe.

La neige recouvre le sol : mais elle sera, demain, des plus utiles, pour camoufler le travail et recouvrir les récents déplacements de terre.

En attendant, courage !

Des bouteilles de vin sont apportées, qui réconfortent les travailleurs.

L'ouvrage avance à une allure inespérée.  
La nuit approche.  
Des projecteurs éclairent le travail.  
La neige recommence à tomber.

\*  
\*\*

Neuf heures du matin, le lendemain.

Le bassin se trouve complètement creusé. Les derniers vestiges d'un travail récent disparaissent sous la neige.

L'eau du réservoir se recouvre peu à peu de glace.

Tous les aménagements de décantation et de filtrage sont exécutés. Des équi-piers saupoudrent de neige les dernières empreintes de pas.

Les ouvriers rentrent à leurs divers ateliers ou, s'ils ont travaillé de nuit, vont dormir.

\*  
\*\*

Dix heures... Rien.

Dix heures dix : une voiture importante, d'aspect administratif, s'arrête devant l'usine.

Quatre ingénieurs flanqués du commissaire de police pour les constatations, en descendent.

Ils demandent le patron.

Par la route couverte de neige, on les conduit au bureau de celui-ci qui, à leur entrée, se lève et les reçoit froidement.

— A qui ai-je l'honneur ?

— L'ingénieur en chef pour la région de..., ses assesseurs et Monsieur le Commissaire de police.

X. reste immobile et attend.

— Nous venons, Monsieur, pour le pénible règlement de la question au sujet de laquelle nous vous avons écrit, hier.

X. demeure toujours immobile et laisse venir.

— Oui, l'absence de votre bassin de décantation, ce qui vous met en contradiction formelle avec les règlements.

— Pardon, Messieurs, mais je suis stupéfait de votre ignorance.

« Mon bassin de décantation existe, creusé selon toutes les exigences du règlement.

— Erreur, Monsieur, vous n'avez pas de bassin de décantation et c'est pour cela que nous venons, avec Monsieur le Commissaire de police, vous dresser convention.

— Eh ! bien, Messieurs, puisque vous êtes si mal renseignés, j'exige, vous entendez, j'exige une réparation d'honneur, dès demain, dans tous les journaux locaux.

« Vous m'avez basement calomnié, Messieurs, en

m'accusant, dans une lettre insolente, d'une omission absolument fausse.

« Car, dans un instant, vous pourrez le voir, mon bassin de décantation, établi selon tous les principes de votre règlement, que je connais par cœur.

« On n'écrit pas à un honnête industriel parfaitement en règle avec la loi, la lettre que j'ai reçue.

« Et vous, Monsieur le Commissaire de police, je ne vois pas ce que vous venez faire chez moi, ni de quel droit.

« Vous pouvez vous retirer.

« A moins que vous ne préfériez venir avec ces Messieurs, malgré la neige, voir mon bassin de décantation.

« Sortons !...

Aussi penauds que stupéfaits, les cinq fonctionnaires suivent le patron qui les conduit tout droit au bassin.

D'un coup d'œil, ils se rendent compte qu'il est bien selon toutes les règles.

Ils s'inclinent donc, très gênés.

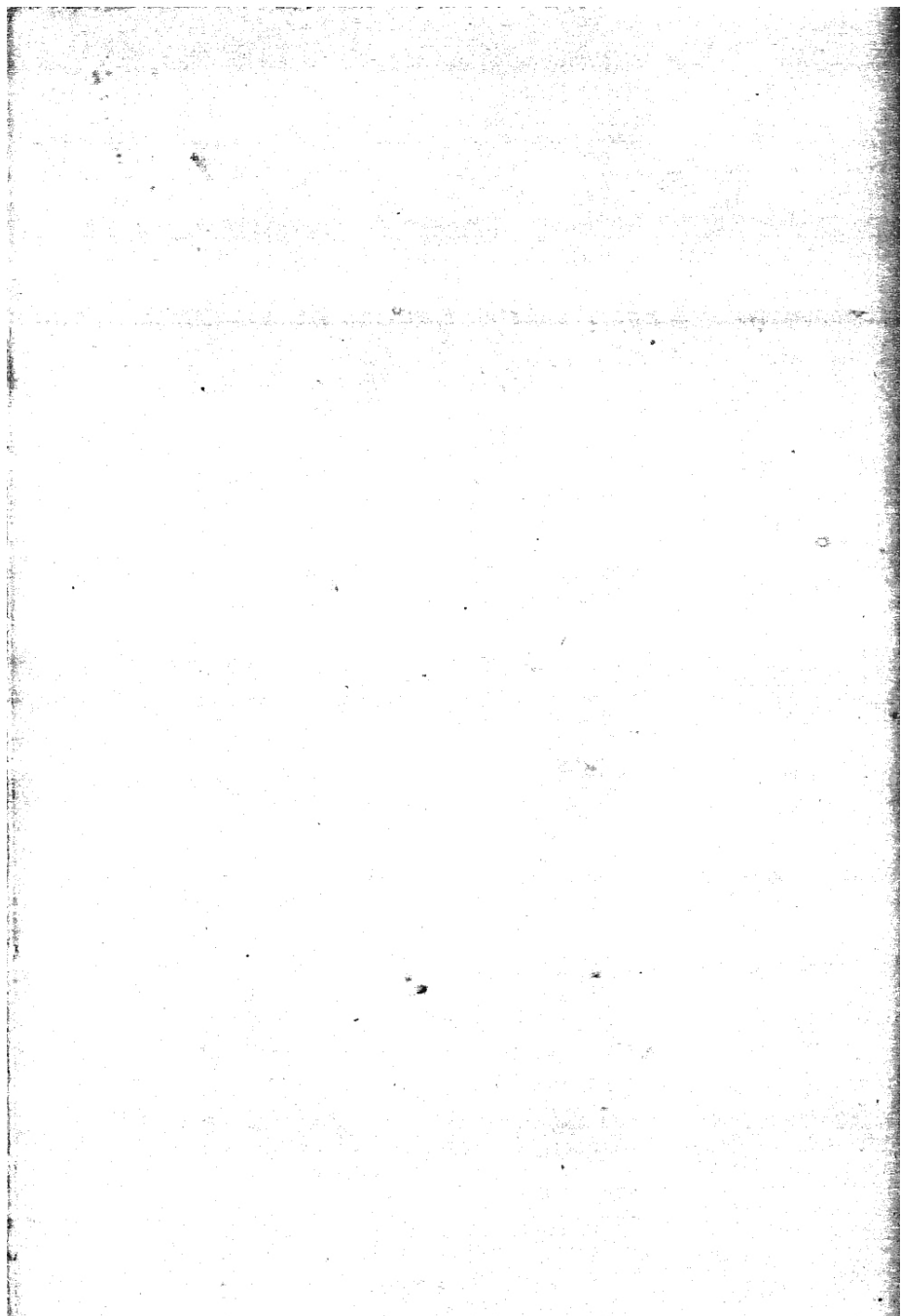
— Excusez-nous, Monsieur, nous avons été mal renseignés. Nous ferons paraître une note dans tous les journaux, rétablissant les faits.

— Bien, Messieurs, je vais voir ce qu'il me reste à faire. Mais une autre fois, venez donc vous-mêmes, véri-

---

fier les renseignements de vos mouchards, avant d'écrire des lettres comme celle que vous m'avez envoyée...

*Et j'ai songé qu'il est intéressant parfois et toujours utile de payer d'audace...*





## VI

### LES GLENANS

Grâce à des ruses de Sioux, au bout de deux heures d'une poursuite homérique, mon ami a réussi à faire entrer une dizaine de marsouins ou « belugas » dans l'atoll des Glénans, ce lac intérieur clôturé par les dix îles du petit archipel et n'ouvrant sur la haute mer que par cette passe, profonde, mais étroite, et qu'il est possible de fermer, en coulant des caissons, surmontés de solides filets.

D'ailleurs, notre barque, bien armée, montait la garde devant le goulet.

Et la chasse commença, parmi les cailloux de l'atoll, à la poursuite des énormes poissons plongeant, soufflant, se débattant follement dans les eaux peu profondes, faisant jaillir des gerbes d'algues et de goëmons sous

leurs coups de queue formidables et des bonds à faire croire qu'ils allaient défoncer la barque ou franchir le barrage pour s'évader en haute mer, à une allure de foudre.

Mais non : la souricière était magnifiquement tendue et nos dix belugas commençaient à donner des signes certains de fatigue et de désespoir.

C'est alors que, nous approchant avec prudence, en vedette, nous lançons un premier harpon qui glisse sur la peau huileuse, un second qui blesse seulement le gibier, sans l'arrêter, un troisième, planté en plein flanc de la proie superbe qui plonge, file et s'arrête, pour remonter en surface et souffler des hoquets de mort.

En moins d'une heure, les dix marsouins, harponnés de mains de maîtres, étaient alignés sur la plage, symbole saisissant des malheureux qui, faits pour la haute mer, se sont laissés enfermer dans une souricière.

Et notre ami, debout, un poing sur la hanche et le harpon planté dans le dos d'une des victimes, ressemble au dieu Neptune, vainqueur des monstres marins...

\*  
\*\*

Mais le soleil descend à l'horizon, éclairant de ses derniers feux cette scène de carnage, quand notre ami qui, depuis quelque temps, scrute l'horizon, pousse un cri de joie :

— Le rayon vert ! Le rayon vert !... Vite ! vite, viens voir...

J'accours et suis des yeux la direction que m'indique son bras.

De fait, bien par delà les rochers, les îles, les vagues du grand large, une immense traînée verte, rayon, pinceau lumineux, trait de flamme apaisée, barre les lointains qu'il couronne en même temps de sa lumière mystérieuse.

Le spectacle est très beau et, paraît-il, extrêmement rare.

Je ne demande qu'à le croire et à admirer, en songeant aux aurores boréales, bien différentes du reste, mais si prenantes, elles aussi, dans leurs révélations des richesses incomparables de la nature.

Et je reste là, appuyé au canot de sauvetage, à contempler cet étrange « rayon vert » qui déjà pâlit et s'estompe sur un horizon où le soleil disparu lance encore ses suprêmes gloires.

*Et j'ai songé* que ce fameux « rayon vert » était, selon sa couleur encourageante, messenger d'espoir : qu'en tout cas, il nous parlait du Ciel par son contact intime avec le soleil, auquel le Seigneur Jésus a bien voulu se comparer :

« Je suis la Lumière du monde, celui qui Me suit ne marche pas dans les ténèbres ».

Et dans le crépuscule qui, très doucement, s'épandait sur la mer, je l'ai aimé, cet objet de tant de désirs et de tant de rêves, pour la joie et l'espérance qu'il vous apporte et que notre ami comprend si bien !

\*  
\*\*

Mais la nuit est venue, sombre, opaque, étrange, sans lune, éclairée seulement par les myriades d'étoiles, scintillant au firmament.

Il y a longtemps que nous avons pris, à la lumière, dans la salle-à-manger du bord, un souper de marins et de pêcheurs, de chasseurs aussi, qui fêtaient gaiement leurs dix « belugas », hauts comme des hommes, toujours alignés sur la plage de sable fin, hors d'atteinte du flot.

Demain, le maître-coq y taillera les excellents beef-steaks dont nous nous régalerons avec l'équipage.

Mais ce soir, je dois me rendre en compagnie de mon ami à l'île du Loc qui lui appartient, reconnaître la ferme où j'ai décidé de célébrer ma Messe, avec permission de l'Ordinaire, le lendemain matin, dans une petite pièce bien pauvre, mais nette.

Et nous décollons, avec la minuscule vedette, pour entrer presque aussitôt dans le plus merveilleux et le plus dangereux « champ de cailloux » que l'on puisse rêver.

Le capitaine a voulu nous accompagner lui-même et il nous avouera plus tard qu'il n'était pas fier de sentir la barque glisser, même à faible allure, parmi ces blocs géants qui surgissent de partout dans la nuit mauvaise, au risque de heurter de plein fouet l'un d'entre eux ou d'éventrer la coque sur quelque aiguille.

Et les algues immenses qui s'enchevêtrèrent dans l'hélice et l'immobilisent !

A chaque instant, il faut stopper et dégager l'arbre de couche sur lequel s'enroulent des chevelures traîtresses.

Enfin, nous voici arrivés, et, guidés par le fidèle Fram, un superbe berger allemand, le chien favori de notre ami, nous finissons par atteindre, dans l'obscurité, la ferme où veille une lampe de tempêtes.

Tout sera prêt pour demain, au lever du soleil.

\*  
\*\*

Et je ne puis résister au plaisir de rentrer par « l'étang », une belle mare d'eau douce, au centre de l'île, baignoire idéale où les canards sauvages viennent pâturer le soir, et dormir.

A la vague lueur des étoiles, je longe le flot, quand, à deux pas de moi, un col-vert, invisible dans la nuit, se lève en criant :

— Coin ! coin, coin !

J'écarquille les yeux et, tout à coup, crois deviner une ombre qui se profile sur le ciel.

J'épaule, je tire... une seconde de silence et, dans l'eau, un « flouc » bien caractéristique : le canard est tombé, sur lequel mes deux matelots se précipitent, plus passionnés que s'ils l'avaient abattu eux-mêmes.

Ah ! les braves enfants...

Et en rentrant dans ma petite cabine, à la faveur de la douce nuit, *j'ai songé* que, le lendemain matin, ma messe, célébrée dans l'humble pièce, en bordure du flot immense et chantant, — avec mon ami comme servant, — rayonnerait sur toute cette nature prenante que j'offrirais, comme une Hostie, à Celui qui l'a pénétrée d'un tel mystérieux amour...

## VII

### FRAM . . .

C'était un superbe chien-berger, de pelage gris, haut sur pattes, la tête intelligente, et fine, mais surtout aimant son maître à la folie.

Presque toujours attaché, — car il était terrible pour les maraudeurs et les inconnus, — quand d'aventure notre ami passait à quelque distance de la niche, c'étaient des bonds et des gémissements tels, qu'ils obtenaient en général une liberté provisoire.

Alors, c'était de la part de Fram, fou de joie, un enveloppement par cercles de plus en plus larges de celui qu'il prétendait protéger, une vigilance de redoutable gardien, une étonnante perspicacité qui le rendait doux et caressant pour tous ceux dont il devinait l'amitié, féroce pour les autres.

Force était, devant son amour redoutable, de l'attacher de nouveau, pour éviter un accident.

\*  
\*\*

Or, notre ami, pour utiliser sans danger cette bête superbe, avait résolu de l'emmener au Loc, l'île sauvage des Glénans qu'il possédait, et de le confier, comme gardien, à la petite ferme très isolée, véritablement perdue en mer, et seule habitation de ces lieux.

De cette façon, il était sûr qu'on en prendrait soin... et qu'on l'aimerait, selon la recommandation expresse qu'il comptait bien en faire.

Et nous partîmes pour l'île lointaine.

Le chien, du moment que son maître était là, se laissait faire, sans grognement, sans paraître même s'étonner de la nouveauté, pour lui, des moyens de transport : l'auto rapide, de laquelle il considérait le paysage, sa belle tête posée sur la portière : le bateau où il bondit d'un élan superbe, en méprisant la bourgeoise passerelle.

Et c'était un spectacle peu banal que la vue de cet animal magnifique, suivant son maître comme son ombre, sur le pont, dans les cabines, à la salle à manger, où, par affection, il posait sur la table, près de la main, son fin museau, pour une caresse, bien plus que pour un morceau de victuaille qui ne l'intéressait pas.

On eut dit que ce chien était tout cœur : c'en était



émouvant, quand son maître s'asseyait sur le pont, dans quelque rocking-chair et que Fram se couchait à ses pieds, la tête levée, le corps tendu comme un ressort et prêt à bondir, ou le museau allongé sur les pattes de devant, mais le regard braqué sur celui qu'il aimait.

En voyant un pareil attachement et en apprenant qu'on comptait le laisser au Loc, le capitaine hocha la tête.

— Ce chien, jamais il ne restera dans l'île, il vous aime trop.

— Il faudra bien, pourtant, répondit notre ami, mais avec une ombre de remords, puisque je l'y laisserai...

Le capitaine ne répliqua rien : mais il avait certainement une idée qu'il n'exprima pas.

\*  
\*\*

Et nous arrivâmes à l'île fortunée.

Du même bond de fauve, par dessus le bord, Fram arriva à terre, en même temps que son maître qui, lui, utilisait normalement la passerelle.

Et, pendant deux heures, le fusil à la main, nous arpentâmes les landiers remplis de lapins et les grèves basses où les pluviars d'argent, surpris de l'apparition de ces intrus qu'ils voyaient pour la première fois, voletaient, de pierre en pierre, sans effroi, mais avec

une curiosité qui leur faisait tourner la tête vers nous et suivre du regard chacun de nos mouvements.

Toutefois, au troisième ou quatrième coup de fusil, ils partirent pour ne plus revenir, alors qu'à l'arrivée, ils semblaient apprivoisés ainsi que les animaux de Robinson Crusoé.

Quant à Fram, après des excursions rapides sur le bled, des retours précipités et des absences de moins en moins prolongées, il avait fini par marcher sagement près de nous, nous accompagnant à la ferme, se laissant caresser avec condescendance par le fermier mais comme inquiet de la conversation au cours de laquelle on le regardait, pensait-il, un peu trop.

Aussi, quand son maître se leva, se hâta-t-il de le précéder dehors, comme s'il redoutait quelque traquenard.

Mais, quand, tenu en laisse par le fermier, il nous vit monter sans lui dans la vedette, pour rejoindre le yacht, ce fut une bien autre affaire.

D'abord, il commença par s'arracher d'une irrésistible secousse des mains du fermier.

Puis, campé sur un rocher qui s'avavançait en mer, il commença par hurler, d'un hurlement étrange, comme une plainte, déchirante, presque un sanglot.

Nous l'entendions de la vedette, déjà éloignée, et je saisis ce regret, presque un remords, prononcé à mi-voix par notre ami :

— Je n'aurais peut-être pas dû l'abandonner... Qu'est-ce qu'il va devenir maintenant sans moi ?

Enfin, nous abordions le yacht, trop éloigné pour qu'on put encore saisir l'écho du lamentable hurlement.

\*  
\*\*

Mais notre ami n'était pas satisfait : il mangea peu ce soir-là, et la conversation ne roula que sur Fram, ses exceptionnelles qualités, son affectueuse fidélité.

Si bien que le lendemain matin, de bonne heure, après une mauvaise nuit, il faisait armer sa vedette et m'emmenait au Loc, reprendre le chien.

Mais celui-ci avait disparu.

Le fermier, navré, nous raconta comment il lui avait échappé, ses hurlements pendant une heure, sur le rocher, puis sa course folle, dans tous les sens, autour de l'île, le nez à terre, dans l'espoir de retrouver les traces de son maître, enfin qu'un pêcheur croyait l'avoir aperçu en mer, nageant la tête haute, vers le large.

Si le renseignement était exact, il était perdu, noyé tôt ou tard, par épuisement.

Mon ami était navré.

Pendant les deux jours que son yacht resta mouillé, dans l'atoll des Glénans, il ne cessa, lui-même à la barre, de parcourir la mer en tous sens, sur sa vedette de course, scrutant à la jumelle, les quelques îles du voi-

sinage, dans l'espoir d'apercevoir la silhouette de Fram, le fidèle...

Mais huit jours après cette perte, n'y tenant plus, il revint avec moi, aux Glénans, espérant y retrouver son chien.

A cet effet, il avait promis mille francs au pêcheur qui le lui ramènerait.

Or, comme nous approchions de l'atoll, nous aperçûmes une barque cinglant droit vers nous... et Fram était là, courant comme un fou, de la poupe à la proue, hurlant de joie en nous apercevant et, au moment où l'esquif frôlait notre yacht, sautant d'un bond magnifique et formidable sur notre pont pour se jeter... dans les bras de son maître !

Pauvre Fram ! Le pêcheur venait de le découvrir sur un îlot désert, terriblement maigri par ses huit jours de jeûne, haletant, les ongles ensanglantés par ses efforts pour arracher des patelles au rocher et tremblant de tous ses membres.

Il tremblait encore, quand nous l'accueillîmes, mais de joie... et, cette fois, son maître ne songea plus à s'en séparer.

*Et j'ai songé* que les hommes pourraient utilement emprunter aux bêtes de bien touchants exemples de fidélité...